

## MA TRADUCTION DE PROUST EN CHINOIS

Mon travail a débuté à la fin de 2001. C'est Han Hulin, rédacteur des Éditions Yilin (yi= traduction ; lin= forêt), de Nankin, chargé de la première traduction chinoise de la *Recherche*, publiée en novembre 1990, qui m'a téléphoné pour me demander une nouvelle traduction de cette œuvre. À ce moment-là, j'avais déjà signé un contrat avec les Éditions de traductions de Shanghai, pour rédiger, tout seul, un *Dictionnaire de poche, français-chinois*, mais j'ai donné presque tout de suite mon accord. En février 2002, avant d'aller enseigner le chinois à l'Université de La Rochelle, je suis allé à Nankin pour parler du projet de ma nouvelle traduction devant les responsables des Éditions Yilin. Si une nouvelle traduction, comme vous le savez, n'est pas sensiblement meilleure, elle n'a aucune raison d'être, et on perd purement et simplement son temps à la faire. Après la traduction d'*À la recherche de Marcel Proust* d'André Maurois, et surtout après la rédaction d'un résumé très détaillé de la *Recherche*, que je voulais utiliser comme annexe, proposition d'abord acceptée par les Éditions Littérature et Arts du Zhejiang, mais abandonnée à la dernière minute par cette maison, j'ai pu me rendre compte des insuffisances de la première traduction de Proust en chinois. D'abord, elle utilisait l'édition de la Pléiade de 1954, tandis que l'édition complète de GF-Flammarion était publiée en 1987, et la nouvelle édition de la Pléiade entre 1987 et 1989. Ensuite, le cinquième volume, *La Prisonnière*, étant, à lui seul, traduit par trois personnes, l'ensemble de cette traduction avait fait appel à quinze traducteurs, dont les styles étaient différents. Ensuite encore, la traduction des noms propres n'était pas tout à fait unifiée. Il est vrai qu'on avait établi pour cette traduction la liste des noms de personnes et celle des noms de lieux qui comptaient ensemble 70 pages, complétées de beaucoup d'ajouts ultérieurs sous forme de feuilles volantes, polycopiées, qui étaient distribuées à chacun des traducteurs. Mais cela ne concernait que les personnes dont les nom et prénom sont cités de manière précise, tandis que des appellations telles que « oncle d'Odette » ou « abbé de Combray » n'y figuraient pas, d'où le risque de'un manque d'unité. Et en effet, « oncle d'Odette » était traduit dans cette première traduction d'abord par « oncle maternel », page 281, et une dizaine de pages plus loin, par « oncle paternel », p. 295. En outre, la façon de traduire les noms propres, formulée par Xu Jiceng, professeur, aujourd'hui disparu, de l'Université de Beijing, l'un des traducteurs de *Du côté de chez Swann*, ne convient pas tout à fait à celle adoptée

maintenant en Chine. Ainsi, (Mme) Goupil était traduit par « Gubi » au lieu de « Gupi », et Cottard par « Geda'er » au lieu de « Keta'er ». De surcroît, la liste des œuvres littéraires et artistiques n'était pas faite. On peut citer aussi des erreurs de compréhension, des omissions, qui suppriment parfois trois lignes du texte français, ainsi que d'autres insuffisances, mais le problème principal est la manière de traduire les longues phrases propres à l'œuvre proustienne, c'est-à-dire comment les couper en éléments plus petits, sans pour autant faire perdre les liens entre eux<sup>1</sup>. Ces éléments coupés doivent être d'une longueur à peu près égale, et la phrase traduite doit se lire sans difficulté. Pourtant, dans la première traduction chinoise, on trouve facilement des phrases où un nom est démesurément prolongée par des qualificatifs qui le précèdent, et on s'essoufle beaucoup à lire des phrases de ce genre. Prenons par exemple une phrase que je choisis un peu au hasard.

Le texte français donne (*RTP* t. I, pp. 251-252, édition GF) :

Cependant je m'éloignais, emportant pour toujours, comme premier type d'un bonheur inaccessible aux enfants de mon espèce de par les lois naturelles impossibles à transgresser, l'image d'une petite fille rousse, à la peau semée de taches roses, qui tenait une bêche et qui riait en laissant filer sur moi de longs regards sournois et inexpressifs. La première traduction chinoise, édition Yilin de 1990 (vol. I, p. 144), donne :

Ran'er (Cependant), wo meiyou zheyang zuo (je ne le faisais pas), wo zhishi zoukai le (je ne faisais que m'éloigner), xin li liuxia le (je retins dans mon cœur) zhege (cette) hongtoufa (aux cheveux rouges), pifu shang bumang hongse queban (à la peau semée de taches rouges), shou li na zhe yi ba chanzi (ayant une bêche à la main), xiao zhe xiang wo toulai daiban er yinhan shenyi de muguang de (qui, en riant, me jetait des regards inexpressifs et pleins de sous-entendus) shaonü de xingxiang (l'image d'une jeune fille), bing (et) ba ta zuowei (la (= image) considérais comme...) wo zheyang nianling de haizi (les enfants de mon âge) yin wufa wei'ao ziran faze (dans l'impossibilité de ne pas pouvoir transgresser les lois naturelles) er buneng dedao de mouzhong xingfu de shouli ((comme) premier exemple d'un bonheur inaccessible (aux enfants)).

Où « jeune fille » est précédé, comme on le voit, de quatre qualificatifs, longs de 39 sinogrammes.

Ma traduction, édition Yilin de 2005 (vol. I, p. 143), est :

Danshi (Cependant), wo jianjian zouyuan (je m'éloignais peu à peu), yongyuan

---

<sup>1</sup> Voir Xu Hejin, *La traduction de la Recherche en chinois*, in *Bulletin Marcel Proust*, N° 42, 1992, p. 180.

daizou de shi (ce que j'emportais pour toujours était ...) xiang wo zheyang de haizi (les enfants comme moi) shouci (pour la première fois) yin wufa weikang de ziran guilü er buneng dedao de xingfu (le bonheur inaccessible à eux (= les enfants) de par les lois naturelles impossibles à transgresser), ji (c'est-à-dire) yi ge xiao guniang de xingxiang (l'image d'une petite fille), ta toufa zonghuang (elle avait des cheveux roux), pifu shang buman danhongse de queban (à la peau semée de taches roses), shou na yi ba chazi (ayant une bêche à la main), xiao zhe cong yuanchu dui wo toulai yinxian er fuyou biaoqing de muguang (en riant, me jetant de loin des regards sournois et pleins d'expressions, – ce qui était visiblement de ma faute).

On voit que les éléments qui se rapportent à la petite fille, placés après le nom, sont raccourcis. On peut faire une pause après chaque élément, on les lit donc beaucoup plus facilement.

Étant donné que l'œuvre immense de Proust est, comme l'écrit Jean Milly dans sa préface à l'édition GF de 1987, à la fois « la peinture d'une société, un roman psychologique, autobiographique, initiatique, un ouvrage sur la littérature, une œuvre symbolique, une défense de l'homosexualité », et embrasse de nombreux domaines, tels que la littérature, la peinture, la musique, l'architecture, la psychologie et la psychanalyse, la morale et la philosophie, comme le montre Jean-Yves Tadié dans son *Proust*, (Belfond, 1983), je me suis proposé de faire quelques recherches au cours de la traduction.

Avant de commencer, il restait à choisir une édition de la *Recherche*. J'avais à ma disposition celle de GF-Flammarion. Puisque j'étais à La Rochelle, et qu'il se trouvait que Jean Milly était tout près, à Châtelailon, je lui ai demandé conseil. Il m'a donné un article, intitulé *Problèmes génétiques et éditoriaux à propos d'Albertine disparue*<sup>2</sup>, et un commentaire, *Les nouvelles éditions des parties posthumes d'À la recherche du temps perdu*<sup>3</sup>. Après leur lecture, je me suis rendu compte que l'édition GF, première nouvelle édition publiée dans les années 80 du siècle dernier, soutenait la comparaison avec les autres éditions nouvelles, surtout en ce qui concerne les parties posthumes de la *Recherche*. Je pouvais par conséquent la choisir et assumer la responsabilité de ce choix vis-à-vis des Éditions Yilin. Mais compte tenu de l'importance de l'édition de la Pléiade, j'ai pensé utile de relever dans ma traduction les différences avec celle-ci, qui se révèlent au nombre d'une vingtaine, et qui concernent

---

<sup>2</sup> In *Marcel Proust, Écrire sans fin*, Textes et manuscrits, p. 51-77, collection publiée par Louis HAY, CNRS Éditions, Paris, 1996.

<sup>3</sup> In *Bulletin Marcel Proust*, 1994-N° 44, p. 141-148.

dans la plupart des cas des alinéas ou les majuscules de titres d'ouvrages.

Pour moi, le problème principal de la traduction est d'abord la compréhension du texte original, surtout pour un auteur aussi difficile que Proust. J'ai d'abord sollicité l'aide de Christiane Blot-Labarrère, professeur de littérature française du XX<sup>e</sup> siècle à l'Université de Nice, qui a accepté tout de suite et a répondu très en détails à mes premières questions. Et un peu après, comme Jean Milly voulait lui aussi m'aider dans ma traduction, et que Christiane Blot-Labarrère était très prise par son travail d'enseignement et de recherche, je me suis adressé à celui-ci avec mes questions qui se sont élevées à plus de 600 à la fin de ma traduction de *Du côté de chez Swann*. Ceci m'a assuré une compréhension plus juste du texte original. Mais il me restait des problèmes à résoudre moi-même ou avec l'aide de mes collègues chinois. Par exemple, dans le passage sur les *Souvenirs entomologiques*<sup>4</sup>, le terme « guêpe fouisseuse » ne figurait dans aucun dictionnaire français-chinois. Dans le *Nouveau Dictionnaire français-chinois*, publié par les Éditions de traductions de Shanghai en 2 000, « guêpe » est traduit comme « hufeng » (= guêpe), tandis que « fouisseuse », comme « shanyu wadi de » (= qui est capable de creuser la terre). J'ai appris à ce moment-là dans la presse que les Éditions Cité fleurie, de Canton, venaient de publier une nouvelle traduction de l'œuvre de Fabre, revue et corrigée par des entomologistes chinois. Cette traduction en dix volumes n'étant pas disponible à Shanghai, j'ai dû demander à Li Yuming, un collègue et ami de Pékin, de me la faire parvenir. J'ai trouvé le mot « nifeng », « ni » signifiant en chinois « boue ». De même, pour distinguer dans ma traduction « tigre » traduit comme « xiaosi » (= jeune domestique) et « groom » traduit comme « tingchai » (= domestique ; laquais) – car Proust avait tendance à prendre ces mots comme synonymes – , j'ai demandé à Wang Wenrong, professeur à l'Université Beijing et l'un des traducteurs des *Œuvres complètes de Balzac*, de copier dans *La Maison Nucingen* le passage décrivant le tigre de Beaudenord<sup>5</sup>.

Ainsi que l'écrit Jean Milly dans sa préface à l'édition GF, la métaphore est pour Proust la face rhétorique de ce qui, en psychologie, produit le souvenir involontaire. Et les comparants de Proust concernent pour la plupart la musique, la peinture et les œuvres littéraires, c'est pourquoi il faut accorder une grande attention au moment de la lecture et de la traduction. D'abord la musique. En décrivant la petite phrase, Proust

---

<sup>4</sup> Cf. Édition GF, *Sw.*, p. 230-231.

<sup>5</sup> Traduction chinoise de *La Comédie humaine*, t. XI, éditions Littérature du Peuple, de Pékin, p. 356.

utilise le mot « plis » (« Elle passait à plis simples et immortels ... »<sup>6</sup>) qui était traduit dans la première traduction comme « bufa »<sup>7</sup> (= marche ; pas ; allure), mais qui, à mon avis, doit être interprété comme « plica », mot latin, c'est-à-dire un ornement en musique, qui peut bien expliquer plus loin l'expression « sa grâce ». Ensuite la peinture. Dans sa description des nymphéas, Proust évoque une « fête galante »<sup>8</sup>, une variété de tableaux de Watteau, qui, interprétée dans la traduction de 1990 comme « youlehui »<sup>9</sup> (= fête de divertissement), présente une vue tout à fait différente de celle que Proust voulait nous montrer. Et puis, il faut veiller aux anciennes coutumes occidentales, par exemple l'enterrement dans une église. En parlant de l'église de Combray, Proust écrivait : « Ses pierres tombales, sous lesquelles la noble poussière des abbés de Combray, enterrés là, faisait au cœur comme un pavage spirituel, [...] »<sup>10</sup> Il semble que tout est clair comme le jour. Mais quand les Verdurin emmenaient Odette voir les tombeaux de Dreux<sup>11</sup>, tout commence à s'embrouiller : ces tombeaux devaient se trouver, aux yeux du traducteur de 1990, dans un cimetière, et non pas dans la chapelle Saint-Louis de cette ville, comme l'a indiqué la note 240, p. 616 de l'édition GF.

Pour faire mieux comprendre l'œuvre de Proust, j'ai utilisé, en plus de la préface d'André Maurois (15 pages) comme dans la traduction de 1990, celle de Jean Milly (26 pages). Et pour présenter Proust, j'ai fait une chronologie, en me référant principalement à *Proust* de Jean-Yves Tadié. Mais comme la chronologie de cet ouvrage est trop détaillée pour ma modeste traduction, j'ai dû lire en même temps celle de la nouvelle édition de la Pléiade. Dans la mienne, qui compte 47 pages, j'ai ajouté la fondation de notre Société, les publications des différentes éditions de la *Recherche* et d'autres écrits de Proust, celles aussi des principales études sur Proust en France et dans d'autres pays et de leurs traductions en Chine, ainsi que les adaptations filmiques réalisées d'après l'œuvre de Proust. Ma postface est divisée en neuf chapitres : « Courant de conscience – monologue intérieur », « Mémoire involontaire : la madeleine », « Chambre – lieu de la mémoire », « Combray – réalité et fiction », « 'Un amour de Swann' – le modèle de la théorie de Proust sur l'amour », « Catleya », « La petite phrase – sonate de Vinteuil », « Le rêve de Swann » et « Proust nous guide pour admirer des œuvres d'art ». Dans mon commentaire, je me suis référé , pour

---

<sup>6</sup> Sw., p. 337.

<sup>7</sup> Vol. I, p. 218.

<sup>8</sup> Sw., p. 282.

<sup>9</sup> Vol. I, p. 170.

<sup>10</sup> Sw., p. 158.

<sup>11</sup> Sw., p. 420.

« Combray », à un ouvrage du même titre de Jean Milly, (édition Nathan) et pour « Un amour de Swann », à l' édition GF, présentée par Mireille Naturel qui a eu l'amabilité de m'en envoyer un exemplaire. Ma traduction est suivie, en plus d'un résumé fait d'après celui de l' édition GF, de trois index : noms de personnes, noms de lieux et œuvres littéraires et artistiques, index que j'ai rédigés d'après ceux de la nouvelle édition de la Pléiade. C'est ce travail qui m'a évité des erreurs ou au moins des imprécisions. Prenons par exemple le mot « Maelstrom » (« ... dont des insectes irritaient perpétuellement le sommeil, rêvant sans doute de quelque Maelstrom imaginaire<sup>12</sup> ... ») Dans la traduction de 1990, ce mot était traduit par « tourbillon sans limite »<sup>13</sup>, et dans la mienne, d'abord par « un grand tourbillon » d'après *Le Nouveau Dictionnaire français-chinois*, édition 2000, où il est en minuscules, c'est-à-dire un nom commun. Après la rédaction de l'index des noms de lieux, je me suis rendu compte que c'est un nom propre, et lui ai donné une traduction plus précise : « courant de mer des îles Lofoten »<sup>14</sup>, suivie d'une note.

Enfin, ma traduction est embellie de seize photos en couleurs ou en noir et blanc. Et s'il y a parmi elles des photos d'intérieur du musée de Proust, c'est grâce à l'aimable autorisation de notre Président et au beau geste de notre Secrétaire générale qui a pris elle-même ces belles photos.

Après la publication de ma traduction de *Swann*, Tan Lide, secrétaire générale de l'Association chinoise de recherche sur la littérature française, m'a dit que Proust lui paraissait désormais différent de ce qu'elle en pensait, et n'était plus le symbole d'une longue phrase difficilement compréhensible. Ma Zhencheng, professeur émérite de l'Université de médecine No 2 de Shanghai, traducteur confirmé et un ami de longue date, qui me disait, avant la publication de mon ouvrage, vouloir comparer les deux nouvelles traductions, ne faisait, après sa publication, que m'en demander un exemplaire lors de chaque conversation téléphonique parce que le livre n'était plus disponible dans les librairies. Shi Kangqiang, traducteur et essayiste, disait de ma traduction dans un article intitulé *Proust dans une touffe de fleurs*<sup>15</sup> : « J'aime mieux les illustrations (photos) en couleurs ou en noir et blanc de la traduction de Xu. Cette édition est dans une certaine mesure somptueuse, comme si Proust était assis dans une touffe de fleurs. Mais tout ceci est un emballage. [...] Je peux dire que l'écrin est beau et

---

<sup>12</sup> Sw., p. 246.

<sup>13</sup> Voir t. I, p. 139.

<sup>14</sup> Voir t. I, p. 138.

<sup>15</sup> In *Hebdomadaire Lire du Wenhui*, Shanghai, le 16 septembre 2005.

le contenu est de valeur. » Mais cela ne veut pas dire que tout est parfait. L'académicien, François Cheng, tout en appréciant le sérieux et la précision de ma traduction, m'a indiqué une erreur dans la chronologie. Il s'agit de *L'Après-midi d'un faune*, ballet russe auquel Proust a assisté le 17 mai 1913. Je me trompais sur le genre du mot « faune », que je croyais « un troupeau d'animaux », mais qui était en réalité une divinité champêtre. Et Luo Xinzhang, critique de la traduction et chercheur sur la traduction de Fu Lei, et Shi Kangqiang, mes collègues de Pékin, m'ont fait remarquer, après avoir lu les dix premières pages de ma traduction, qu'il était possible de les raccourcir encore de quelques sinogrammes. Et enfin, « entendre la Berma<sup>16</sup> » était traduit par « ting Bei'erma yanchang<sup>17</sup> » (= écouter chanter la Berma) parce que je croyais qu'il s'agissait d'un opéra qu'elle chantait, et non pas par « kan Bei'erma yanxi » (= voir jouer la Berma) car il se révélait au début du deuxième volume que c'était une pièce de théâtre qu'elle jouait. Il reste donc des efforts à faire pour la traduction des autres volumes.

Un an s'est écoulé depuis la publication de mon *Swann* en chinois, mais j'ai à peine commencé le deuxième volume, parce qu'il me fallait d'abord terminer la rédaction du *Dictionnaire de poche, français-chinois*, avec près de 40 000 mots, qui sera publié vers la fin de l'année 2006. Et l'année dernière, j'ai dû aussi, pour aider un ancien collègue du département de russe, qui dirigeait le *Da Cihai* (Océan des mots), un dictionnaire encyclopédique, participer à la rédaction de tous les articles sur la littérature française qui sont au nombre de 450 environ. Heureusement, ces travaux ne sont nullement gratuits, ils m'ont enrichi de bien des connaissances sur la langue et la littérature françaises, qui seront fort utiles pour ma traduction proustienne ultérieure.

Pour terminer, qu'il me soit permis de reprendre un mot célèbre de Sun Yat-sen, dirigeant de la révolution chinoise de 1911, en le modifiant un peu : au lieu de dire comme lui : « La révolution n'est pas terminée, nos camarades ont des efforts à fournir », je dis : « La traduction n'est pas terminée, j'ai de grands efforts à fournir. »

Hejin XU

© SAMP 2007

---

<sup>16</sup> *Swann*, p. 535.

<sup>17</sup> Voir t. I, p. 393.